



HAL
open science

**Catherine Dutheil-Pessin. 50 ans de mémoire. Les gens
qui ont fait la microélectronique à
Grenoble. Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet,
2009**

François Ribac

► **To cite this version:**

François Ribac. Catherine Dutheil-Pessin. 50 ans de mémoire. Les gens qui ont fait la microélectronique à Grenoble. Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet, 2009 : Recension. Revue d'Anthropologie des Connaissances, 2011, 2011/5, pp.161-171. hal-01327419

HAL Id: hal-01327419

<https://hal.science/hal-01327419>

Submitted on 6 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos de *50 ans de mémoire, les gens qui ont fait la micro-électronique à Grenoble* de Catherine Dutheil-Pessin. Editions Charles Corlet, Condé-sur-Noirezau, 2009. 280 pages dont un nombre conséquent d'illustrations. ¹

Introduction

Ce livre s'inscrit dans une série d'actions initiées par les comités d'établissements de ST Microelectronics de Crolles et Grenoble afin de documenter l'histoire de ceux et celles qui ont contribué à la naissance et à l'essor de la micro-électronique dans la région iséroise. Ce projet, intitulé *Comm'une Mémoire*, a notamment consisté à commander à une sociologue un livre sur l'histoire croisée des trois sites où - au gré des crises économiques, des mutations industrielles et politiques et syndicales - cette entreprise a tantôt prospéré tantôt décliné². Sur leur site Internet, les animateurs explicitent ainsi leur choix de privilégier la sociologie :

“Pourquoi un sociologue et pas un historien ? Parce que nous voulons aussi étudier le temps présent de ST, que la sociologie est faite pour cela. Parce que nous voulons une histoire des gens, des techniques, des mentalités” ³

Et effectivement, Catherine Dutheil-Pessin a privilégié une approche résolument pluridisciplinaire où se répondent l'histoire et la sociologie des techniques, l'analyse de la politique industrielle française, la sociologie des organisations et du travail. Basé à la fois sur des témoignages collectés par la sociologue, des étudiant-es et des bénévoles et sur une lecture des archives, le livre aborde de nombreuses thématiques ; l'insertion dans le marché mondial de l'industrie française, les modalités de l'innovation technologique, les liens avec les militaires, les rapports sociaux au sein des usines entre 1955 et 2005, les métamorphoses de l'organisation du travail et du management, la façon dont le travail construit la différence des sexes, les formes concrètes du savoir des ingénieurs, la place du corps des salarié-es dans l'espace de travail, l'apport de la robotique, la constitution et l'action des syndicats... Ces derniers aspects sont d'autant mieux restitués que l'auteure a porté une attention particulière à *l'expérience* des différents acteurs et privilégié une approche comparatiste qui rend compte des appartenances professionnelles (ouvrières, techniciens, ingénieurs, dirigeants) et des relations entre les individus d'une façon nuancée. Dans un même ordre d'idées, un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage tient au focus sur les espaces, qu'il s'agisse des lieux de travail (les salles de montage des composants, les bureaux, les laboratoires des ingénieurs), de l'environnement autour des usines (le paysage, les transports, l'habitat) mais aussi des objets que les acteurs manipulent et qui structurent leur perception (tubes électriques, transistors, machines et désormais écrans d'ordinateurs). Le fait de considérer cette dimension cognitive permet non seulement de décrire comment les mutations technologiques affectent le quotidien des salarié-es mais aussi de rendre patente leur part de créativité. Cette ethnographie des corps -au travail comme au repos- est une des grandes réussites du livre et ce d'autant plus que l'iconographie permet de mieux appréhender l'environnement où se déroulent les récits. Grâce à cette approche interactionniste, Catherine Dutheil-Pessin évite le côté linéaire et souvent unidimensionnel d'une saga industrielle et, surtout, nous restitue la complexité des processus. À travers l'évocation de la la micro-électronique à Grenoble, nous comprenons mieux les profondes transformations -sociales, technologiques, cognitives, politiques- qui ont affecté l'industrie électronique française et le monde du travail depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. En somme et conformément au projet “originel” de la sociologie, une *cosmogonie locale* avec son cortège d'objets, de personnes, de controverses et de conventions nous révèle quelque chose sur *la vie en société*.

1 Catherine Dutheil-Pessin est professeure de sociologie à l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble

2 Sites de Saint-Égrève, Crolles et Grenoble

3 <http://81.252.18.129/commune/communememoire.swf>

I Histoire industrielle

L'ouvrage débute par l'évocation de la naissance de l'industrie française des semi-conducteurs⁴. À la Libération, une filiale de la CSF⁵, le Centre RPC (Centre de Recherches Physico-chimiques) centralise les recherches en matière d'électricité et de composants (tubes, antennes etc.) et tente de faire face à l'essor de l'industrie électronique américaine. Au début des années soixante, boostée par les investissements massifs du Département de la Défense et par l'apport de la théorie de l'information, l'industrie électrique nord-américaine remplace en effet les tubes par des transistors puis, un peu plus tard, par des circuits intégrés plus petits, plus fonctionnels, plus légers. Ce faisant, les firmes US prennent un avantage déterminant sur l'Europe d'autant que -guerre froide oblige- elles restreignent de façon drastique l'accès aux informations sur leurs produits.

C'est dans ce contexte qu'une usine située à Saint-Egrève près de Grenoble, et qui fabriquait auparavant des tubes, est dédiée à la fabrication en masse de transistors pour CSF. Tout au long de ce premier chapitre on découvre les difficultés de l'entreprise à s'adapter aux nouveaux marchés tant en termes de recherche que du côté de la production⁶. Les problèmes sont -au moins- de deux ordres. D'abord, le groupe est exposé à une rude concurrence en France, en Europe et bien entendu aux USA. De plus, ne pouvant s'adosser à un marché intérieur trop restreint, il lui est difficile d'amortir ses investissements et partant d'imposer des innovations à l'échelle internationale. Or, si l'État -notamment par le biais de l'armée- cofinance des recherches et commande des composants, il rechigne souvent à financer des programmes aux longs cours, sans compter qu'il intervient souvent de façon autoritaire. Cette dépendance vis-à-vis des pouvoirs publics signifie que nombre des options stratégiques -tant en termes de recherche, de production que de synergie avec d'autres partenaires- doivent être négociées avec les technocrates des ministères et que le temps passé à attendre des arbitrages est souvent long. L'autre "brouillage" tient à l'omniprésence des ingénieurs issus des grandes écoles publiques (Polytechnique, Central, École Normale etc.) dans l'entreprise. Si ce personnel est effectivement qualifié et enthousiaste, les réflexes corporatistes, le choc entre des cultures techniques et scientifiques parfois inconciliables et la méfiance envers les innovations venues d'Outre Atlantique paralysent fréquemment l'entreprise. En définitive, la conjugaison de tous ces différents facteurs place l'industrie de l'électronique française (et européenne) dans une position attentiste et suiviste vis-à-vis des entreprises nord-américaines.

Il faut attendre le début des années soixante-dix pour qu'une cellule intitulée EFCIS permette de mutualiser l'expérience de différents organismes, notamment le CEA, et de spécialistes divers. Grâce à cette collaboration, la structure (bientôt absorbée par Thomson) démarre bien. Mais, au tournant des années quatre-vingt, les conflits internes, la concurrence externe et les choix souvent chaotiques de Thomson et de l'État replongent à nouveau le groupe dans la crise. Issue de la fusion de la société italienne SGS (Società Generale Semiconduttori) et d'une filiale de Thomson spécialisée dans les semi-conducteurs filiale de Thomson, SGS-Thomson est créée en 1987 puis deviendra en 1998 STMicroelectronics. Entre temps, Saint-Égrève est fermée (avec son cortège de licenciements) et une nouvelle usine est créée à Crolles (toujours près de Grenoble) en 1992. Pour Catherine Dutheil-Pessin, l'incapacité de l'entreprise à innover de façon durable ces mutations, tient, d'une part, à *l'absence chronique de coopération à l'intérieur même de l'entreprise* et de la branche et, d'autre part, au dirigisme tant social qu'industriel des responsables industriels et politiques. Bien entendu, l'obsession gaulliste puis mitterrandienne de construire des fleurons industriels tricolores et le fait de déléguer à des "super-patrons" tous les pouvoirs renforce ces deux tendances.

Au-delà de ces différents aléas, ce premier chapitre nous démontre -par effet de miroir- que la supériorité de l'électronique nord-américaine sur ses concurrents soviétiques et européens n'est

4 Les semi-conducteurs sont des matériaux utilisés pour transmettre le courant dans les appareils électroniques

5 CSF : Compagnie Générale de la Télégraphie sans Fil

6 Ces difficultés et les débats qu'ils suscitent au sein de l'entreprise sont traités sous l'angle des choix technologiques dans **Jean-Pierre Moreau** *50 ans d'une industrie, aventure industrielle et technique de la microélectronique à Grenoble* Editions Charles Corlet, Condé-sur-Noirezau. 2009

pas seulement financière mais aussi *culturelle*. Alors que les soviétiques “n'ont pas travaillé à la liberté de l'information mais à son contrôle” (page 19) et que les français souffrent d'une organisation à la fois trop hiérarchisée et trop segmentée, les laboratoires de recherche des grands trusts électriques nord-américains comme Bell ou Edison ont posé les bases d'une recherche mutualisée dès le début du vingtième siècle. C'est au sein de *teams* interdisciplinaires bénéficiant d'une réelle indépendance et où se côtoyaient de jeunes thésards inventifs, des scientifiques de diverses disciplines, des ingénieurs et des industriels que nombre d'innovations majeures du vingtième siècle ont été conçues. Comme l'a montré Léonard Reich⁷, c'est même lorsque le dirigisme des firmes envers leurs laboratoires de recherche industriels s'est relâché que ceux-ci ont commencé à être performants et innovants. Un autre historien des sciences, David A. Mindell⁸, a d'ailleurs montré que cette façon mutualiste de travailler avait également été mise en œuvre dans les universités américaines et que l'on pouvait voir dans ce mode d'organisation du savoir les germes des théories de l'information et de la cybernétique. S'opposant en effet à la conception mécaniste traditionnelle -qui insiste sur le principe directeur- la cybernétique s'est moins intéressée aux composants des organismes qu'aux interactions qui permettent d'optimiser le fonctionnement d'un système. En d'autres termes, la façon dont l'industrie électrique nord-américaine a organisé ses laboratoires de recherche industrielle et plus généralement les modalités d'organisation de la recherche ont favorisé l'énonciation des théories de l'information, le développement des communications et de l'informatique et assuré aux États-Unis le leadership industriel et scientifique au XXe siècle.

II 1955-2005 : les mutations du travail

Les deuxième et troisième chapitres du livre sont principalement consacrés à l'organisation du travail et à ses (nombreuses) mutations. Dans le panorama très complet que dresse Catherine Dutheil-Pessin, et qu'il est impossible de détailler ici, deux aspects retiennent particulièrement l'attention.

a) Un paternalisme genré

Dans les années cinquante, les tâches de travail se répartissent principalement entre trois groupes : les ouvrier-es, la maîtrise et les techniciens et les ingénieurs. L'organisation du travail est inspirée du mode taylorien. Pour assembler les transistors, on embauche principalement des ouvrières et en particulier sur le site de Saint-Égrève. Comme le note l'auteure, tout le monde appelle les ouvrières “les filles” (page 50). Celles-ci sont recrutées jeunes, à la sortie du CAP ou d'un court apprentissage, Comme la manipulation de toutes petites pièces nécessite une grande habileté manuelle, on embauche également des jeunes filles ayant étudié la couture, la broderie ou effectué un passage par l'industrie textile. Nombre d'entre elles vivent encore chez leurs parents. Le travail à la chaîne est répétitif et selon les témoignages la discipline quasi “militaire”. D'une façon générale, les emplois subalternes (qu'ils soient ouvriers ou administratifs) sont occupés par les femmes alors que les techniciens et les ingénieurs sont quasiment tous des hommes. La différenciation hommes/femmes se retrouve également au moment du recrutement ; là où les futures ouvrières accèdent le plus souvent à un emploi via des parrainages locaux (notamment familiaux) et à l'issue d'épreuves d'aptitude manuelle, les techniciens et les ingénieurs sont essentiellement recrutés au regard de leur cursus et sans qu'ils soient nécessairement originaires de la région. Par contraste, La féminisation de ces métiers ne s'amorce -et de façon toute relative- qu'à partir des années 90.

⁷ **Leonard S. Reich** *The making of american industrial research, science & Business at GE and Bell, 1876-1926* Cambridge University Press London New York Melbourne 1985

⁸ **David A. Mindell** *Feedback control and computing before cybernetics : between human and machine* John Hopkins University Press. Baltimore and London 2002

En d'autres termes, la distribution des emplois conforte celle des genres. femmes = habileté manuelle, savoir local et tâches subalternes, hommes = compétences intellectuelles et universelles, encadrement. Je reviendrai sur cet aspect un peu plus loin.

b) Le passage de la mécanique à l'informatique

Toutefois, cette répartition genrée des tâches de travail se modifie au fur et à mesure que les technologies et l'organisation du travail évoluent⁹. On peut ainsi distinguer trois moments distincts, que l'on pourrait aussi appeler des *cultures matérielles*, qui représenteraient le passage de l'électronique à l'informatique.

Le "premier âge" est celui des transistors et concerne surtout les années cinquante. À cette époque, les ouvrières assemblent des pièces sur des plaques, en soudant par exemple les différents composants des transistors. Si le travail est minutieux et répétitif, il requiert une grande habileté et une certaine expérience, Catherine Dutheil-Pessin parle d'ailleurs ici d'une "culture de l'œil".

De leur côté, les techniciens ont en charge l'installation des postes de travail, le débitage des matériaux qui servent dans les assemblages, l'entretien des machines etc. Ils sont donc sans cesse confrontés à des difficultés imprévues et doivent -souvent en compagnie des ingénieurs- trouver des solutions astucieuses, bricoler des systèmes, inventer des variations locales. Là aussi, le travail comporte une part importante de créativité et le recours à des compétences variées.

Les récits sur le travail des ingénieurs vont dans le même sens. Se décrivant comme des pionniers, les ingénieurs des années cinquante à soixante-dix insistent sur leur *polyvalence*, la nécessité de mettre au point des protocoles inédits et l'aller retour permanent entre théorie et pratique. Par exemple, pour mettre au point une machine inspirée d'un modèle américain les ingénieurs alternent le calcul, la conception de schémas et la manipulation des matériaux. La plupart des récits insistent sur la dimension collective du travail et la convivialité qui règne au sein des équipes.

L'expérience et les savoir-faire *locaux* semblent aussi importants lors de la deuxième ère, celle des circuits intégrés. À ce moment, le travail des ouvrières consiste par exemple à plonger dans des bains de dorures ou d'argenture des schémas de circuits ou encore à placer sur ces derniers des condensateurs. Même si la manipulation de produits chimiques comporte des risques, elle garde une part d'incertitude qui, d'après les témoignages recueillis, donne au travail de l'intérêt, d'autant que le travail au rendement a tendance à disparaître. Ainsi que le rapporte une ouvrière

"Là, le travail était intéressant parce qu'on avait l'impression que ça dépendait de nous (...)

On faisait les choses manuellement et en plus on savait tout faire dans la chaîne. Toutes les personnes savaient faire ce travail" (page 82)

Avec l'introduction de l'informatique dans le *process* (nouveau nom pour désigner les tâches à accomplir) et la miniaturisation croissante des composants dans les années 90, le travail est de plus en plus abstrait et surtout *normalisé*. Les ouvrières actionnent désormais des machines sans qu'elles saisissent la nature exacte de ce qu'elles font. Significativement, ce passage voit les ouvrières se transformer en *opératrices* et la généralisation de *la salle blanche*, un espace aux dimensions impressionnantes, très vivement éclairé et au sein duquel on travaille avec une combinaison quasi hermétique. Dans ces immenses halls qui s'apparentent à de véritables routes de production, les gens sont cantonnés dans leur *bay* (page 110) et n'ont que peu de relations avec les autres groupes et/ou personnes¹⁰. Ce témoignage sur les premiers pas d'une opératrice dans une salle blanche donne une idée de ce que cet agencement fait aux corps de ceux et celles qui s'y meuvent :

"Alors, je ne me suis pas bien sentie, peut-être à cause de la combinaison, de la chaleur je ne sais pas (...). Je me suis sauvée à l'infirmerie où on m'attendait pour la visite. La salle blanche était impressionnante, je me demandais où j'étais. Il y avait toutes ces lumières et

9 On ne parle pas encore de ressources humaines et de management.

10 C'est d'ailleurs ce concept d'espaces segmentés mais agglomérés dans un même espace qu'a repris le site de vente en libre Ebay.

puis des robots au milieu c'était étrange" (page 58)

Comme souvent dans les situations humaines difficiles, l'humour vient à la rescousse. À propos des robots :

“On les traite souvent comme des collaborateurs pénibles, incapables, qui ne vont pas assez vite, ou se trompent. (...) On les insulte, on les rudoie, *on leur fout des coups de pieds de temps en temps, parce qu'ils sont lents et parfois, ils cognent les tibias des opérateurs*, raconte cette opératrice” (page 85)

Les deux autres conséquences majeures de l'informatisation sont, d'une part, la prolétarianisation croissante des techniciens, "attrapés en bas et en haut" (page 131), et qui progressivement remplacent les opérateurs (trices) dans les salles blanches. D'autre part, l'attribution aux ingénieurs de projets précis qui, tant dans le contenu du travail qu'en termes d'espace, les éloignent de la production et de la polyvalence d'antan. Comme les autres catégories de personnel, l'ancienne aristocratie est de plus en plus compartimentée dans des espaces réduits. Passant l'essentiel de leur temps dans un bureau devant leur ordinateur, les ingénieurs travaillent avec des langages informatiques spécifiques et manipulent des lignes de codes. Le rétrécissement des responsabilités est d'autant plus manifeste que la fabrication des machines et le façonnage des matériaux ont été externalisés. Si, tout au long des trente premières années de l'entreprise, les ingénieurs ont vécu les nombreux changements de paradigmes techniques comme des défis passionnants, il n'en est pas de même pour les nouvelles générations qui n'ont connu qu'un seul moment technologique et une organisation du travail fragmentée.

Nombreux sont ceux (et celles) qui se plaignent de cette segmentation des tâches et de la spécialisation extrême, un processus que Catherine Dutheil-Pessin considère comme un processus d'uniformisation. En parallèle à cette transformation du travail, l'ouvrage montre bien que toute une série d'autres facteurs -recours à du travail temporaire, nouvelles méthodes de management, influence accrue des commerciaux, introduction d'un jargon technique anglais etc.- ont encore plus fragilisé les anciennes sociabilités (que l'auteure se garde, par ailleurs, d'enjoliver) et que l'identification des salarié-es avec leur l'entreprise semble en net recul.

D'une façon générale, ces deux chapitres montrent bien la concordance entre les métamorphoses technologiques et celles de l'organisation du travail. Le passage à l'informatique a coïncidé avec une sorte de *numérisation* généralisée qui a affecté la quasi totalité des activités. Or, comme nous le rappellent les formes collaboratives et participatives issues d'Internet (par exemple l'essor des logiciels libres ou des plate-formes expressives tels que les blogs), il n'est pas dans la “nature” de l'informatique de favoriser le contrôle social et l'atomisation. Le livre nous renseigne donc sur la façon dont la théorie de l'information a été mobilisée pour accroître la subordination des salariés alors même qu'elle aurait pu servir à accroître les compétences des uns et des autres et optimiser les conditions de travail. Ainsi que l'ont montré de nombreux travaux sur l'histoire des sciences et des techniques¹¹, la mutation que nous décrit Catherine Dutheil-Pessin n'est pas immanquable, inscrite dans une hypothétique logique immanente à la “technologie”, sa mise en œuvre spécifique résulte d'un *rapport de force*.

III Relations de travail et cultures professionnelles

Les quatrième et cinquième chapitres sont consacrés à la façon dont les différentes organisations du travail ont affecté les relations entre les individus et les affiliation(s) à des cultures spécifiques. Pour ce faire, Catherine Duteil-Pessin a choisi de donner largement la parole aux acteurs. Choix d'autant plus judicieux que son panel comprend trois générations ayant travaillé sur

¹¹Par exemple : **Thomas P. Hughes** *Networks of Power. Electrification in Western Society 1880-1930* The Johns Hopkins University Press Baltimore-London 1983, **Bruno Latour** *Aramis ou l'amour des techniques* Éditions La Découverte Paris 1992, **Margaret C. Jacob & Larry Stewart** *Practical matter. Newton's science in the service of Industry & Empire, 1687-1851*. Harvard University Press. Cambridge (Massachusetts) & London 2004

les différents sites. Pour l'auteure comme pour la quasi totalité des acteurs rencontrés, c'est sans conteste le passage du taylorisme au management "moderne" qui a le plus profondément affecté les relations au travail et l'ensemble des sociabilités.

Pour rendre patent ce mouvement, la sociologue revient d'abord sur la segmentation stricte des compétences et des métiers dans les années cinquante. Dans l'univers tayloriste les ouvrier-es côtoient peu (ou pas) les ingénieurs, qu'ils (elles) vouvoient ; chacun se meut dans un champ relativement clos et, à de rares exceptions, y restera tout au long de sa carrière. De nombreux témoignages évoquent des familles où on a travaillé de mère en fille en tant qu'ouvrière dans la même usine. Cependant, une réelle solidarité existe et en particulier à l'intérieur des mêmes métiers. Sur les chaînes tout le monde se connaît et veille à ce que les plus fragiles ne soient pas trop distancié-es par les cadences. Comme le montre très finement le livre, les sociabilités sont également liées à l'appartenance à un site et au genre et ce d'autant plus que la différence sexuelle redouble la différence entre les exécutants et les concepteurs. De fait, les récits attestent d'une sorte de "vivre-ensemble-séparé" où chaque métier et chaque sexe travaille et se réunit de son côté. De nombreux témoignages évoquent ainsi les joyeuses fêtes organisées par les "filles" à l'intérieur des vestiaires (lors des pauses) ou durant les repas ou encore les pique-nique durant les congés. Du côté des techniciens et des ingénieurs, tout au long des années cinquante, soixante et soixante-dix, ceux-ci s'identifient très largement aux défis industriels de l'entreprise et à la grande aventure de la micro-électronique française. L'iconographie restitue bien ce mélange de sociabilité masculine et d'investissement dans le travail. Si les récits sont souvent nostalgiques voire mélancoliques, on comprend néanmoins que les personnes regrettent moins "le bon vieux temps" que les formes quotidiennes de résistance et/ou la part de créativité du "travail à l'œil".

Avec l'introduction des nouvelles méthodes de management à la fin des années quatre-vingt, les "appartenances collectives" (l'expression est de l'auteure) sont profondément affectées. Tout d'abord, la mise en place de groupes de productivité constitués de gens qui d'ordinaire travaillaient peu ensemble déstructure quelque peu la "solidarité de corps" (au sens ici du métier) et bouscule les conventions qui régissaient les relations quotidiennes. De plus, l'imposition d'un jargon anglais pour désigner aussi bien les gestes que les étapes du travail prive également les individus de la langue avec laquelle ils (elles) communiquaient entre eux, c'est-à-dire l'une des expressions les plus fondamentales de leurs compétences. Enfin, la délégation à une équipe d'objectifs communs de production stresse fortement les individus et génère une concurrence tous azimuts. D'une façon générale, les acteurs évoquent une sur-bureaucratiation liée aux méthodes -très pyramidales- par lesquelles le travail est évalué puis validé. Conséquence majeure, les solidarités s'amenuisent et le phénomène "d'anonymisation" a tendance à détruire les différents types de cultures communes : l'esprit d'entreprise des ingénieurs, la solidarité au sein des corps de métiers ou d'un atelier, l'entraide entre femmes ouvrières, les spécificités des sites de production, les savoirs techniques locaux ¹²etc.

IV Histoire(s) syndicale(s)

Le dernier chapitre de l'ouvrage, qui s'appuie là-aussi sur les témoignages de plusieurs générations, est consacré à l'histoire de l'implantation des syndicats, aux débats qui les ont traversés et à leurs actions au fil du temps. Catherine Dutheil-Pessin évoque d'abord la naissance de la première section syndicale CFTC dans l'usine de Saint-Égrève en 1958 et le long chemin pour obtenir une légitimité auprès des salariés et reconnaissance de la direction. Le récit d'une déléguée syndicale permet de prendre la mesure des besoins et des rapports sociaux à cette époque :

“ Donc nous allons dans cet atelier à quatre délégués ; deux OS et deux techniciens. Nous avons mis une demi-heure pour pouvoir entrer. Le chef d'atelier : non vous ne passerez pas !

12 D'ailleurs, les témoignages des acteurs montrent bien que les équipes dirigeantes se sont appuyées sur les rivalités et les particularités des sites de production (notamment le site de Crolles) pour expérimenter les nouvelles méthodes puis les imposer partout.

Qu'est-ce que vous venez voir ? Toute la maîtrise était au milieu de l'allée. Nous avons enfin pu passer, nous avons regardé les bains. Nous avons demandé de quoi étaient composés les bains. Le chef d'équipe : c'est de l'eau ! Les ouvrières étaient toutes contentes que nous soyons là mais aucune ne disait un mot pour nous aider. Nous disons au chef d'équipe : regardez les doigts des filles, ils sont tout abîmés ! Réponse de la maîtrise : oh, mais c'est chez elles, la vaisselle, la lessive... Nous disons au chef d'équipe : si c'est de l'eau, mettez donc vos doigts dans le bain ! Le chef ne voulait pas, il s'est mis à trembler, si bien que cela a encouragé les filles qui ont dit : oh, il tremble, et bien nous, on va vous dire ce que c'est, c'est de la potasse ! À partir de là, on a pu faire installer des hottes d'aspiration et des doigtiers" (récit de Huguette Vivier, page 184)

L'action syndicale a permis aux femmes, les plus nombreuses et cantonnées aux tâches d'exécution, non seulement d'améliorer leurs conditions de travail mais aussi d'affaiblir la tutelle masculine. Bien sûr, l'action syndicale a aussi profité aux hommes (!) et le chapitre détaille les nombreux champs que l'action syndicale a permis de faire évoluer : cadences de travail à l'époque des chaînes, temps de travail et de transports, création de mutuelles et d'un comité d'entreprise, accès à des locaux de réunions etc.. Un des moments les plus passionnants du livre concerne le mouvement de grève et d'occupation des sites en mai 1968 et la modification substantielle des rapports sociaux qui en a résulté. Outre la description du vent de liberté qui a soufflé dans l'entreprise, le livre rend bien les positionnements des différents syndicats (CGT, CGC, CFDT, CFTC) durant le mouvement et leurs différences. La description d'une CFDT autogestionnaire (maoïste n'hésite pas à dire un ancien dirigeant¹³), élaborant des contre-plans et souvent plus "radicale" que la CGT laisse rêveur... Sur le long terme, on se rend compte que les syndicats ont permis -notamment lors de longs mouvements sociaux- de compenser les effets des crises qui ont affecté (et probablement affecteront) une entreprise qui a rarement été capable d'anticiper les mutations technologiques et qui -selon l'expression consacrée- a utilisé les salariés comme une variable d'ajustement. Mais, à contrario, le chapitre montre que le "new management" a fragilisé les syndicats qui ont mal à repenser leurs modalités d'actions et d'organisations. De ce point de vue, les interviews des cadres syndicaux exprimant leur perplexité vis-à-vis des nouvelles générations -présentées comme plutôt consommatrices qu'impliquées dans le combat social- traduisent un désarroi certain.

Conclusion

Au final, *50 ans de mémoire, les gens qui ont fait la micro-électronique à Grenoble* intéressera tous ceux et celles qui portent attention à l'histoire et la sociologie des organisations, aux mutations du travail, à la culture ouvrière et au syndicalisme et plus généralement à la façon dont des collectifs se créent et se défont des cultures communes. Le fait que la collecte de cette mémoire (encore) vive ait été effectuée par une sociologue dont les recherches portent sur la musique et la dimension anthropologique de la voix a sans doute contribué à rendre visible des "terrains" auxquels d'autres sociologues ne portent souvent que peu d'attention. Si une série d'auteurs ont déjà pris au sérieux ses problématiques du corps au travail et de la relation aux machines -on pense par exemple à l'ouvrage collectif *les objets dans l'action* dirigé par Bernard Conein, Nicolas Dodier et Laurent Thévenot¹⁴- l'apport du livre est de rendre *sensible* l'expérience concrète d'acteurs spécifiques -individuels et collectifs- tout au long d'un demi-siècle. Enfin, on ne peut que se réjouir d'un projet qui a vu les sciences humaines et le syndicalisme mettre leurs expériences en commun pour réfléchir de concert. Pour ceux et celles qui ne seraient tout de même pas rassasiés-es, un livre centré sur les innovations les choix technologiques a été écrit par un ingénieur de l'entreprise et

13 Dixit André Zanetto directeur du site de Saint-Egrève en 1967, page 185

14 Bernard Conein, Nicolas Dodier et Laurent Thévenot (*sous la direction de*) *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire. Raisons Pratiques* n°4. Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Paris 1993

également édité par *Comm'une Mémoire*¹⁵.

Last but not least, l'ouvrage est dédié à Alain Pessin, lui aussi sociologue de la culture, disparu prématurément alors qu'il avait déjà commencé à mener cette enquête.

François Ribac, compositeur et chercheur associé au Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales

¹⁵ *50 ans d'une industrie, aventure industrielle et technique de la microélectronique à Grenoble* Editions Charles Corlet, Condé-sur-Noirezau. 2009